

## DESTIN DE MAINS

Mon mari vient de sortir pour rendre visite à l'apothicaire. Il a travaillé toute la nuit sur ses commandes de simples. Je sais qu'il restera absent toute la journée pour visiter ses malades. Au moins, lorsqu'au début de notre mariage, il se contentait de la clientèle du petit peuple ou des petits marchands et artisans, il restait à la maison. Mais maintenant que son ambition et ses recommandations ont fait de lui le mire<sup>1</sup> attiré de la famille du comte de Dunois, bâtard d'Orléans, et qu'il espère soigner un jour notre bon duc Charles, dès qu'il reviendra d'Angleterre<sup>2</sup>, il se déplace si constamment que j'ignore à quelle heure il va rentrer. Et il faut malgré tout que je veille à ce que sa soupe soit prête, si je veux éviter son courroux.

Heureusement, j'ai désormais quatre servantes que je puis diriger pour tous les travaux domestiques. Mais en vérité, je passe le plus clair de ma journée à contempler mes mains.

J'ai cette faiblesse : je les admire toujours. En dépit de leur triste sort, elles ont conservé leur fermeté, leur taille hors du commun, si bien que l'on devine leur robustesse et leur agilité d'autrefois, grâce à leurs longs doigts bien déliés. Elles ont été pour moi, durant toute ma prime jeunesse, des auxiliaires fort habiles. Elles ne me servent plus désormais, de par la volonté même de mon mari.

Depuis l'enfance, passée dans la maison de mon père à Machecoul, près de Nantes, j'avais été une savante masseuse, sans jamais avoir rien appris de cet art. Je le possédais de façon innée et il faisait le bonheur de ma famille. J'ai pu ainsi adoucir les derniers jours de mon grand-père, qui souffrait des multiples séquelles qu'une vie de soldat couturé de blessures lui avait causées. Mon père lui-même, honnête laboureur, requérait mes services, afin que son dos ne fût point trop tôt cassé par les travaux ; en effet, bien qu'il fût maître chez lui, il prenait sa part des plus rudes tâches, sa vertu naturelle lui interdisant de travailler moins que ses journaliers. Quant à ma mère, elle disait que c'était de la vie même qui sortait des grandes et belles mains de sa fille ; de la dextre et de la senestre, aucune n'était moins préférable à l'autre puisque aucune n'était moins habile.

Fille unique, je devais logiquement épouser quelque autre honnête laboureur que mes parents m'auraient choisi. Cependant, ce fut un mire qui vint un jour me demander. Il était de dix ans mon aîné, fervent chrétien, point beau mais fort instruit et jouissant d'une excellente réputation, c'est-à-dire d'une clientèle de qualité lui assurant de confortables revenus. Nous le connaissions : il nous avait soignés à tour de rôle mais, par la suite, il s'était assuré la clientèle du sire Gilles, noble seigneur de Rais ; il me proposait, en m'épousant, de devenir son assistante. C'était une aubaine que mon père ne pouvait laisser échapper.

Je quittai donc, un jour de janvier 1429, mon nom de Guillemette Bihors pour devenir maîtresse Le Hardouet, experte en massage et acquérant par voie de mariage la clientèle d'un grand seigneur breton.

Celui-ci s'était, durant son enfance, signalé par des actes d'une grande férocité, allant jusqu'à poignarder, dans un accès de colère, son cheval favori lors d'une partie de chasse qui avait mal tourné. Devenu adulte, il semblait plus calme, plus maître de lui mais, lorsque je le vis pour la première fois, je découvris immédiatement quelle force étrange, quelle hantise même animait cet homme dont la chevelure de feu et les yeux glauques contrastaient étonnamment avec sa barbe couleur de nuit. Dans le pays, on le surnommait déjà « Barbe-

---

<sup>1</sup> Médecin.

<sup>2</sup> Il s'agit de Charles d'Orléans (1391-1465), cousin du roi de France Charles VII, qui participa à la bataille d'Azincourt (1415), puis resta prisonnier des Anglais jusqu'en 1440. À son retour, il réunit autour de lui, à Blois, une cour raffinée. Ses œuvres (ballades, rondeaux) constituent un des sommets de la poésie courtoise.

Bleue ». Je reçus l'insigne faveur de le masser. Son regard verdâtre me troublait au point que j'aurais pu craindre sa concupiscence si je n'avais eu vent de sa réputation de *bougrerie*<sup>3</sup>. À mes charmes, il préféra toujours ceux de son favori Pierrenet, éphèbe d'obscur origine et dont tout le monde redoutait la rouerie et la bassesse. Cependant, quiconque devenait favori du sire de Rais était traité selon son rang et ses mérites ; il n'y avait donc point de jaloux en apparence et ni mon époux ni moi n'eûmes à souffrir de ce mignon de ruelle, tiré de sa crotte par un caprice du maître de céans.

Je fus néanmoins surprise, et mon époux fort contrarié, lorsque le sire de Rais me commanda de le suivre à la guerre qu'il menait contre l'Anglais avec d'autres capitaines<sup>4</sup> au service du roi de Bourges, ainsi que les Godons<sup>5</sup> surnommaient l'infortuné Dauphin Charles de Valois. Le mire prendrait soin de la mesnie<sup>6</sup>, la masseuse suivrait le seigneur, car telle était sa volonté. D'ordinaire, Gilles de Rais ne s'encombraient que d'une manécanterie d'enfants dont les voix cristallines charmaient ses rares moments de repos. En outre, il n'emmenait pas Pierrenet, dont la jalousie faisait peur à voir. Enfin, en surplus de la séparation que mon mari supporterait fort mal, j'étais alors enceinte et maître Le Hardouet ne verrait sans doute pas naître son premier enfant. Mais notre sire fut inflexible :

– Par le diable, maître Le Hardouet, ta femme a de l'or dans les mains et tout fervêtu<sup>7</sup> ne pourra qu'y trouver le soulagement auquel il a droit après les combats. Je l'emmène, c'est dit. Et, sois sans crainte, je veillerai à ce que son enfançon vienne au monde sans heurt et soit traité comme si c'était un des miens !

.....

---

<sup>3</sup> Homosexualité.

<sup>4</sup> Chef d'une troupe armée, sans aucune indication de grade.

<sup>5</sup> Terme de dénigrement utilisé pour qualifier les Anglais, à cause de leur juron favori : « *Goddam !* » (« Dieu me damne »).

<sup>6</sup> La maisonnée, comptant famille et domestiques.

<sup>7</sup> Porteur d'armure, homme de guerre.